



Dans le train qui traverse la Cordillère des Andes à cinq mille mètres d'altitude, les voyageurs vêtus de toile blanche au départ couvraient d'heure en heure de manteaux supplémentaires tirés de paniers tressés posés sous les banquettes. Les passagers de première classe eux-mêmes possédaient de ces colis hétéroclites qui donnent au touriste snob l'aspect d'un émigrant.

A chaque gare, des Indiens en sarape, accroupis derrière leur éventaire, attendaient sans bruit le client. A quelque distance de la plaine, se vendaient encore bananes et goyaves, mais au fur et à mesure que nous montions, les fruits avaient fait place à des laitages, et maintenant, à travers la vitre gelée de notre compartiment, je voyais les Indiens offrir sans passion, des couvertures de laine tissée ou des peaux de vigogne.

Peu de monde dans le train, à part les moines et les voyageurs de commerce. Ces derniers se reconnaissent dans tous les coins du monde à ce qu'ils ne regardent pas le paysage, sont prêts à

bavarder avec le premier venu, ont toujours faim, et n'aiment pas le peuple avec lequel ils travaillent. Les moines, au contraire, aiment à parler plantes, montagnes et fleuves, thèmes sans danger, préfèrent un verre de vin à un rond de saucisson et s'adressent aux indigènes avec ce faux ton paternel et protecteur que donne l'habitude de l'enseignement.

L'un d'eux, au wagon-restaurant, avait entrepris de nous faire un cours sur la tache mongolique.

« Tous les hommes qui, de par leur remontent au centre de l'Asie, naissent avec une tache pigmentée dans le dos, la marque de l'Orient ».

Je connaissais la question. Depuis des années, je me suis amusée à chercher la tache mongolique chez les différents peuples du globe. Je l'avais filmée chez les Mayas du Yucatan, recensée dans les pouponnières de Java, découverte chez des Slaves dont les pommettes saillantes et les yeux bridés sentaient encore le Hun.

Mon voisin, un homme tout rond, nez en boule et yeux en billes, écoutait le discours du Padre avec une attention qui eût dû mettre celui-ci sur ses gardes.

« — Un blanc absolument pur, absolument blanc, marié avec une blanche, ne doit pas avoir d'enfants marqués de la tache mongolique... à moins que, sans le savoir, il n'ait dans les veines une goutte de sang asiatique », affirmait le Padre qui se délectait dans ces histoires de reproduction.

« — Alors, en Europe, questionnait le gros voyageur, peu d'enfants naissent avec la tache mongolique, avec la marque de l'Asie ? »

« — Beaucoup moins qu'ailleurs évidemment mais les races se sont plus croisées qu'on ne le pense. L'Allemagne est par région fortement slave, et les Slaves souvent mêlés de sang jaune. Les pays Scandinaves ont l'apport esquimau, l'Angleterre n'a pu empêcher l'infiltration des Indes, et les jolies Hollandaises ont presque toujours un ancêtre Malais. Enfin n'oubliez pas que les Israélites sont des Orientaux. »

Le train, qui depuis moment haletait sur pente plus raide que précédentes, s'arrêtait crachant de la vapeur devant une bicoque baptisée XXX dont le nom indien était aussi difficile à lire qu'à prononcer.

« — Me voici arrivé », soupira le commis voyageur. « Ces bleds-là ne semblent pas faits pour les chrétiens mais j'ai un commis client à deux heures d'ici à cheval. »

Nous nous serrâmes la main.

« — Je, m'appelle Smith », continua-t-il, je descendrai à Lima dans quinze jours. Cela vous amuserait-il que je vous porte des sarapes à bon compte ? »

« — Entendu. Je serai au Ritz. »

Je le regardai descendre dans le froid, serrer sa fourrure autour de ses oreilles, discuter avec un porteur.

« — Dur métier », dit le Padre en allumant un cigare. « Les Indiens sont des gens possibles lorsqu'on les commande mais je plains ceux qui ont besoin d'eux. »

Ce fut seulement deux semaines après, dans les douceurs de la capitale, que j'appris l'enlèvement d'un voyageur du nom de Smith, par les Indiens Quechua.

L'histoire ne fit pas grand bruit, Smith était un Américain du Nord, c'est-à-dire d'un pays sourdement détesté par les Latins d'Amérique du Sud, qui ne lui par donnent ni sa morgue, ni ses procédés commerciaux.

Mme Smith eut son portrait publié en première page par deux ou trois journaux, des reporters attendrirent leur public sur son angoisse, annoncèrent qu'elle était enceinte. Elle avait déjà deux autres enfants.

Pour satisfaire le consul, des représailles furent annoncées, une enquête prescrite, et dix soldats en uniforme prirent le train dans la direction de l'événement. Huit jours après on n'en parlait plus.

Lorsqu'un mois après Smith revint à Lima, maigri de dix kilos, vieilli de dix ans, il échappa à toute publicité, refusa tout interview et se terra chez lui.

J'allai le voir.

Il me reçut de façon gênée, esquiva le son aventure, et ne parla plus d'acheter pour moi des sarapes chez les Indiens.

Lorsque trois mois après, sa femme accoucha d'un fils, il n'en fit part à personne. J'avais moi-même quitté la région et presque oublié cet incident. Il me fut remis en mémoire un soir à Panama pendant que de jolies filles dansaient des tangos malgré la chaleur, et que des hommes vêtus de chemises légères et de pantalons de toile les serraient contre leur torse en sueur, en fermant les yeux.

Je sais par expérience que le monde est une petite chose où chacun se connaît, se retrouve, s'épie.

Je sais aussi que certains errants jouent le rôle de commères du village. Ils connaissent tout le monde, savent tout, colportent vérités et potins d'un port à l'autre, brouillent des amis, réconcilient des ennemis, transmettent des messages, annoncent les nouvelles, que n'imprime aucune feuille.

A ma table, se trouvait le capitaine D... qui, par une mystérieuse télégraphie vous annonce à Valparaiso les adultères de Shangai, dévoile à Melbourne les secrets de San Francisco, rachète à Manille un fonds de commerce en faillite à Tahiti.

Quand on est très seul, très loin, les nouvelles d'ailleurs émoussées de leur importance, ne sont plus que des faits divers.

— Vous étiez à Lima au moment de l'enlèvement de Smith par les Indiens des Andes ?

— Oui.

— Vous savez qu'il a eu un mois après ?

— Je l'ai entendu dire.

— Connaissez-vous l'histoire ?

— Il y a une histoire ?

Les coudes sur la table, prenant des temps pour siroter son whisky, D... retrouvait son élément :

— Smith était un brave homme, cent pour cent Angle et cent pour cent Saxon, comme disait cet écrivain célèbre. Marié à une petite Américaine blonde, il semblait destiné à mener une vie calme entre sa femme et des enfants roses et bleus...

...Ses affaires de représentation l'amènent, voici trois ans, à visiter les tribus indiennes. Au début, dédaigneux de leur crasse

et de leurs peintures, il traite avec eux sans les regarder, puis un beau jour, il s'aperçoit qu'ils ont des femmes.

Certains vous diront qu'une de ces femelles lui a fait boire un philtre. C'est possible, mais je ne crois pas à ces histoires. Le philtre le plus sûr était la chasteté dans laquelle l'avait maintenu la seconde grossesse de son épouse. Je pense aussi que le refoulement qui résulte de générations calvinistes transforme d'un seul coup des montons en taureaux...

Voici donc notre mouton pris d'un désir violent pour la femme du cacique. Il paraît que cette envie lui est venue en la voyant couchée sur son enfant pour lui donner le sein, car une Indienne ne tient pas son enfant dans ses bras pour le faire téter. Lorsqu'il est plus grand, elle s'assied par terre et le pose debout à côté d'elle pendant qu'il boit.

Quoi qu'il en soit, à l'un de ses voyages, il y a plus d'un an, notre homme, au mépris des lois de l'hospitalité, profita d'une absence du cacique et se jeta sur sa femme.

— Elle se laissa faire ?

— Les Indiennes sont faciles parce qu'elles sont froides. Une femme sensuelle est fidèle, mais pourquoi voulez-vous qu'une créature qui n'a pas de sens se batte pour un geste qu'elle considère comme sans importance ?

... Notre Indienne, comme toutes ses sœurs, était incapable de se défendre parce qu'incapable de se donner. Malheureusement, elle avait été vue, et, dès le départ du blanc, son mari fut averti.

— Quelle fut la vengeance ?

— Elle fut double, puisqu'il y avait deux coupables. La femme, parée de ses habits de fête, fut conduite dans le coin pestiféré où sont reléguées les prostituées et déclarée *Pampauruna* (1). Puis son mari invita les hommes du village à user d'elle comme bon leur semblerait. Ce même jour, tous les mâles de région, y compris les bergers de lamas descendus de la montagne pour la circonstance, lui passèrent sur le corps.

(1) Semblable à une place publique.

— Elle n'est pas morte ?

— Rappelez-vous qu'elle n'a pas de sens. Elle en fut quitte pour se faire faire des emplâtres locaux d'herbes mâchées par ses nouvelles compagnes.

— Bon. Voilà pour elle. L'enlèvement de Smith ?

— J'y arrive, quand il revint un an après, il ne se doutait pas que son aventure avait été découverte. Il arriva chez le cacique, sourire aux lèvres, escomptant sans doute renouveler son exploit. Bien accueilli, il but sans méfiance le breuvage qui lui était offert et perdit connaissance.

Il revint à lui dans la plus ahurissante scène de sorcellerie qu'il puisse être rêvée. Ligoté sur une planche, il était enveloppé de fourrures : seul le haut, de ses cuisses était laissé nu.

Vêtu de plumes, la tête surmontée de l'oiseau curiquingue, le sorcier fixait sur la partie coupable du corps de son patient deux baguettes croisées.

Terrifié, Smith essaya de comprendre ce qui lui arrivait. Ce lui fut relativement facile, car le cacique lui-même le lui expliqua : « Tu as souillé une femme de race inca, mais elle ne portera plus d'enfant. Par contre, tous ceux que tu pourras désormais procréer seront descendants du soleil. »

L'Américain demeura un mois prisonnier de ses bourreaux. À peine nourri, il maigrit, mais n'eut pas d'autre mal que la terreur inspirée par les séances chaque jour répétées. Un jour, drogué, inconscient, il fut retrouvé sur la route par une patrouille de police.

— Y eut-il des représailles ?

— Aucune.

— Curieux.

— Je ne trouve pas. Les Indiens avaient de puissants protecteurs.

— Et la sorcellerie a eu son effet ?

— Vous ne saviez pas que la blonde Mme Smith avait accouché d'un enfant de type indien ?

— Je l'ignorais, mais j'admire d'autant plus l'envoûtement que son effet fut rétroactif, puisque au moment où la sorcellerie fut pratiquée, Mme Smith était déjà enceinte de six mois.

D... éclata de rire.

— Tout cela, dit-il, est de la faute d'un professeur d'anthropologie de Stockholm !

— Comment cela ?

— Suivez-moi bien. Autrefois les blancs d'Amérique du Sud vivaient dans la tranquillité. Leurs fredaines n'avaient pas plus d'importance qu'ailleurs, les adultères étaient sans conséquences et les pères de famille élevaient les petits bâtards nés à leur foyer, la paix au cœur.

— Comme partout.

— Puis vint ce professeur de Stockholm qui fit dans toutes les villes des conférences sur la pureté des races et la tache mongolique... Et chacun de se précipiter, loupe en main, sur le dos des nouveau-nés.

— Quelle imprudence.

— Or, Mme Smith était infidèle. Aux qualités calmes de son gros mari, elle avait préféré la fougue du supérieur d'un couvent voisin. Ce supérieur, comme dans la chanson, se disait Espagnol... mais il était surtout Indien.

— Et sa maîtresse, qui eût fait accepter sans peine à Smith un enfant aux yeux bridés, fut terrifiée par les enseignements du professeur de Stockholm... ?

— Exactement. Par bonheur, le père de l'enfant qu'elle portait était ingénieux et puissant... Cet excellent Américain de Smith fut enlevé par une tribu chrétienne bien stylée.

— D'où il revint, convaincu que sa nuit indienne aurait, de par la *Magie des Croisements*, des conséquences visibles sur ses héritiers.

— Est-il contrarié ?

— Pas trop, parce que sa femme a accepté l'enfant jaune avec sérénité. Il a été baptisé *Solare*. Cela veut dire Soleil.

— Fils du Soleil, l'honneur est sauf.

TITAYNA

VOILA

Trois histoires de sorcellerie

par TITAYNA

2. LE MYSTÈRE DES GALAPAGOS

L'archipel des Galapagos était désertique jusqu'à ces dernières années. Les grands oiseaux migrateurs venaient périodiquement s'y reposer. Seuls hôtes habituels, de grands lézards d'apparence préhistorique y séjournèrent. Voici quelques années débarquèrent aux Galapagos la baronne de Wagner et quelques allemands. Des humains et ce fut... le drame.

J'aurais pu rencontrer Rudolph Lorenz. Peut-être nous sommes-nous croisés sans le savoir, incapables l'un et l'autre de déchiffrer ces mystérieuses télépathies que des êtres « à récepteur sensible » enregistrent avec certitude. Je ne devais pas connaître Rudolph Lorenz parce que, sans rémission, il devait aller à sa destinée.

Si, un soir, je m'étais trouvé près de cet homme à tout faire, valet de chambre, dit-on, d'une aventurière, je lui aurais parlé de mon dernier voyage, moi qui ne parle jamais voyages ; j'aurais cité des noms lourds de souvenirs, moi qui n'ai pas de souvenirs. Mes lèvres auraient prononcé un nom, sans savoir pourquoi... et peut-être cet homme ne serait-il pas allé vers son destin. Ce nom aurait été celui d'une de mes escales : Galapagos.

J'AURAIS pu rencontrer Rudolph Lorenz. Peut-être nous sommes-nous croisés sans le savoir, incapables l'un et l'autre de déchiffrer ces mystérieuses télépathies que des «*écas* » à récepteur sensible » enregistrent avec certitude, de ne devais pas connaître Rudolph Lorenz parce que, sans rémission, il devait aller à sa destination.

Si, un soir, je m'étais trouvé près de cet homme à tout faire, valet de chambre, dilon, d'une aventurière, je lui aurais parlé de mon dernier voyage, moi qui ne parle jamais voyages ; j'aurais cité des noms lourds de souvenirs, moi qui n'ai pas de souvenirs. Mes lèvres auraient prononcé un nom, sans savoir pourquoi... et peut-être cet homme ne serait-il pas allé vers son destin. Ce nom aurait été celui d'une de mes escales : Galapagos.

Les bateaux des Messageries Maritimes qui, de Panama, filent en droite ligne sur l'habiti, laissent à l'abord les îles Galapagos. Les passagers peuvent du pont apercevoir leurs contours arrondis et les cocotiers penchés sur leurs plages. A l'entrée du Pacifique, la misère de cet archipel est le dernier adieu de l'Amérique lancé comme un désespoir vers la douceur de l'Océanie.

Il y a peu d'indigènes aux Galapagos, peu de plantations, peu de ressources. Est-il besoin d'ajouter qu'il y a peu de blancs ?

Pourtant, si l'or de la Californie amena les hommes avides de puissance, si le climat des îles sous le Vent fut doux aux poètes et aux rêveurs, si le roc des Tuamotou aimait vers les atolls les «*aventuriers à voile*», les Galapagos ont depuis toujours exercé le même attrait sur la même catégorie d'individus : de tous temps, les Galapagos ont attiré les fous.

Tout ceux qui ont navigué entre les Marquises et le Pérou, entre Rapanui et Panama, ont entendu conter sur les Galapagos ces étranges histoires qui ont la courbe des voiles et le rythme de la mer. Les vieux marins, ceux qui avaient le droit de cracher au vent parce qu'ils avaient trois fois franchi le

cap Horn, se signaient en mettant le cap sur le Nord, puis se détournaient pour éviter les Galapagos. Il y a cinquante ans, il y a cent ans, des blancs se sont fixés aux Tortues ou à Marchena, à Marborough ou à Albermale, mais déjà ceux qui parlaient d'eux à cette époque-là se frappaient le front en soupirant.

Aujourd'hui, l'Europe s'émeut parce que deux cadavres ont été trouvés sur le sable, mangés par les crabes de terre. Ce qui est extraordinaire, ce n'est pas cette découverte, c'est que l'on en parle. Alors quoi ? Les morts prennent de l'importance en Océanie ? Que se cache-t-il sous ce sol-disant intérêt pour des disparus auxquels personne ne s'attachait ? J'avoue que lorsque les journaux ont publié en première page le «*sensationnel drame des Galapagos* », j'ai essayé de lire entre les lignes la manœuvre qu'ils ignoraient.

J'ai, plusieurs fois, trouvé des cadavres sur des plages désertes. Je n'ai pas eu l'idée de m'enquêter, ni même de les enterrer. A plus forte raison de publier cet incident.

La première fois que cela m'est arrivé, ce fut en Europe, sur la côte turque, en décembre 1924. Je me trouvais dans un avion de la Compagnie franco-roumaine, piloté par Jacques Richard ; l'avion, à la suite de divers malheurs, fut englouti, perdu corps et biens. Trempés, le pilote et moi, nous abordâmes sur une plage déserte comme dans les romans d'aventures. Sur cette plage, il y avait un homme mort. Lorsque, au bout de cinq jours, nous atteignîmes Constantinople, à cent cinquante kilomètres de là, nous n'avons même pas songé à parler de la chose.

Que c'est-il passé aux îles Galapagos ? Rien que de très banal.

Une femme, «*pas méchante mais piquée*», comme l'a dit sa concierge parisienne », quitte Paris en 1930 et part pour l'Océanie en compagnie de son amant Phillipson et de son valet de chambre Lorenz. Motif donné : tourner un film de cinéma.

Arrivé en Amérique du Sud, le trio recueille les bruits de trésor qui, longtemps avant Stevenson, hantaient déjà les matelots de la côte. De son côté, Mme Bousquet, dite la baronne de Wagner, songe aux indigènes nus, aux terres sans chef. Son parti est pris : roulée dans un chiffon de soie, elle débarque à l'île Charles et se proclame impératrice. Impératrice de quoi ? Son peuple ne comprend pas sa



LE MYSTÈRE DES GALAPAGOS

langue. Propriétaire de quoi ? La forêt et la mer sont à tout le monde.

A quelque temps de là, une nuit, elle «*viole* » un Norvégien. Ce pudique descendant des baleiniers, qui peuplent les îles du Sud de métisses aux yeux bleus, se plaint. A qui ? Au gouvernement de l'Equateur. Vous réalisez l'absurdité du détail ? Bon.

Un autre fait plus grave se produit : la baronne a tiré au revolver sur un de ses «*sujets* ». Cette fois, les autorités vont la déporter. Ils lui disent : «*Vous avez tué un indigène, évidemment, ce n'est pas grand-chose et nous ne vous en voulons pas, mais allez continuer votre tir ailleurs* ».

leurs : au Fidjis ou aux Hébrides. Il y a moyen de s'y entendre avec les officiels.

La baronne préfère s'amuser aux Galapagos et craint de rencontrer moins de Norvégiens ailleurs. Elle refuse de partir mais accuse de lui vouloir du mal une autre famille bizarre qui, celle-là, joue au Robinson suisse avec ses enfants, dans un autre coin.

Voilà exactement tout ce que l'on sait officiellement. Et puis deux cadavres, le passeport de Lorenz et des vêtements d'enfant.

Qui est mort ? Qui a tué ?

L'honnête famille Robinson suisse a-t-elle été lâchement assassinée par la méchante aventurière ? Lorenz, las d'être nourri de pays en pays pour des peccadilles de correctionnelle, a-t-il simulé sa mort pour repousser ailleurs comme un champion ?

Où est la fausse baronne, fausse impératrice, fausse criminelle ?

Le compte n'y est pas. Il y a deux morts, sept disparus. Pourquoi parle-t-on d'eux ?

Notre désespoir à goût de ville moisie a-t-il besoin de tels prétextes pour s'évader vers l'aventure ?

Cette aventure qui est partout, dans votre maison, votre foyer, dans le café où j'écris.

Pour moi, peu m'importe le sort des derniers fous de Galapagos. Mais le nom de ces îles vertes et jaunes, baignées d'eau empoisonnée par le corail, gardées du large par les requins, sonne dans les rues de Paris. On dirait l'appel d'une maison vide.

Qui veut repartir aux îles Galapagos ? Qui est fou ?

TITAYNA.

L'archipel des Galapagos était désertique jusqu'à ces dernières années. Les grands oiseaux migrateurs (ci-dessus des cormorans) venaient périodiquement s'y reposer. Seuls hôtes habituels, de grands lézards d'apparence préhistorique y séjournaient. Voici quelques années débarquèrent aux Galapagos la baronne de Wagner (ci-contre) et quelques allemands. Des humains et ce fut... le drame.



Associated Press.

N. Y. T.

Les bateaux des Messageries Maritimes qui, de Panama, filent en droite ligne sur Tahiti, laissent à bâbord les îles Galapagos. Les passagers peuvent du pont apercevoir leurs contours arrondis et les cocotiers penchés sur leurs plages. A l'entrée du Pacifique, la misère de cet archipel est le dernier adieu de l'Amérique lancé comme un désespoir vers la douceur de l'Océanie.

Il y a peu d'indigènes aux Galapagos, peu de plantations, peu de ressources. Est-il besoin d'ajouter qu'il y a peu de blancs ?

Pourtant, si l'or de la Californie amena les hommes avides de puissance, si le climat des îles sous le Vent fut doux aux poètes et aux rêveurs, si le troc des Tuamotou aimanta vers les atolls les « aventuriers à voile », les Galapagos ont depuis toujours exercé, le même attrait sur la même catégorie d'individus : de tous temps, les Galapagos ont attiré les fous.

Tous ceux qui ont navigué entre les Marquises et le Pérou, entre Rapanui et Panama, ont entendu conter sur les Galapagos ces étranges histoires qui ont la courbe des voiles et le rythme de la mer. Les vieux marins, ceux qui avaient le droit de cracher au vent parce qu'ils avaient trois fois franchi le cap Horn, se signaient en mettant le cap sur le Nord, puis se détournaient pour éviter les Galapagos. Il y a cinquante ans, il y a cent ans, des blancs se sont fixés aux Tortues ou à Marchena, à Marborough ou à Albermale, mais déjà ceux qui parlaient d'eux à cette époque-là se frappaient le front en soupirant.

Aujourd'hui, l'Europe s'émeut parce que deux cadavres ont été trouvés sur le sable, mangés par les crabes de terre. Ce qui est extraordinaire, ce n'est pas cette découverte, c'est que l'on en parle.

Alors quoi ? Les morts prennent de l'importance en Océanie ? Que se cache-t-il sous ce soi-disant intérêt pour des disparus auxquels personne ne s'attachait ? J'avoue que lorsque les journaux ont publié en première page le « *sensationnel drame des Galapagos* », j'ai essayé de lire entre les lignes la manœuvre qu'ils ignoraient.

J'ai, plusieurs fois, trouvé des cadavres sur des plages désertes. Je n'ai pas eu l'idée de m'émouvoir, ni même de les enterrer. À plus forte raison de publier cet incident.

La première fois que cela m'est arrivé, ce fut en Europe, sur la côte turque, en décembre 1924. Je me trouvais dans un avion de la Compagnie franco-roumaine, piloté par Jacques Richard ; l'avion, à la suite de divers malheurs, fut englouti, perdu corps et biens. Trempés, le pilote et moi, nous abordâmes sur une plage déserte comme dans les romans d'aventures. Sur cette plage, il y avait un homme mort. Lorsque, au bout de cinq jours, nous atteignîmes Constantinople, à cent cinquante kilomètres de là, nous n'avons même pas songé à parler de la chose.

Que s'est-il passé aux îles Galapagos ? Rien que de très banal.

Une femme, « pas méchante mais piquée, comme l'a dit sa concierge parisienne », quitte Paris en 1930 et part pour l'Océanie en compagnie de son amant Phillipson et de son valet de chambre Lorenz. Motif donné : tourner un film de cinéma.

Arrivé en Amérique du Sud, le trio recueille les bruits de trésor qui, longtemps avant Stevenson, hantaient déjà les matelots de la côte. De son côté, Mme Bousquet, dite baronne de Wagner, songe aux indigènes nus, aux terres sans chef. Son parti est pris : roulée dans un chiffon de soie, elle débarqué à l'île Charles et se proclame impératrice. Impératrice de quoi ? Son peuple ne comprend pas sa langue. Propriétaire de quoi ? La forêt et la mer sont à tout le monde.

A quelque temps de là, une nuit, elle « viole » un Norvégien. Ce pudique descendant des baleiniers, qui peuplèrent les îles du Sud de métisses aux yeux bleus, se plaint. A qui ? Au gouvernement de l'Équateur. Vous réalisez l'absurdité du détail ? Bon.

Un autre fait plus grave se produit : la baronne a tiré au revolver sur un de ses « sujets ». Cette fois, les autorités vont la déporter. Ils lui disent : « Vous avez tué un indigène, évidemment, ce n'est pas grand'chose et nous ne vous en voulons pas, mais allez continuer votre tir ailleurs : aux Fidji ou aux Hébrides. Il y a moyen de s'y entendre avec les officiels. »

La baronne préfère s'amuser aux Galapagos et craint de rencontrer moins de Norvégiens ailleurs. Elle refuse de partir mais accuse de lui vouloir du mal une autre famille bizarre qui, celle-là, joue au Robinson suisse avec ses enfants, dans un autre coin.

Voilà exactement tout ce que l'on sait officiellement.

Et puis deux cadavres, le passeport de Lorenz et des vêtements d'enfant.

Qui est mort ? Qui a tué ? L'honnête famille Robinson suisse a-t-elle été lâchement assassinée par la méchante aventurière ?

Lorenz, las d'être poursuivi de pays en pays pour des peccadilles de correctionnelle, a-t-il simulé sa mort pour repousser ailleurs comme un champignon ?

Où est la fausse baronne ? fausse impératrice, fausse criminelle ?

Le compte n'y est pas. Il y a deux morts, sept disparus. Pourquoi parle-t-on d'eux ?

Notre désespoir à goût de ville moisie a-t-il besoin de tels prétextes pour s'évader vers l'aventure ?

Cette aventure qui est partout, dans votre maison, votre foyer, dans le café où j'écris.

Pour moi, peu m'importe le sort des derniers fous de Galapagos. Mais le nom de ces îles vertes et jaunes, baignées d'eau empoisonnée par le corail, gardées du large par les requins, sonne dans les rues de Paris. On dirait l'appel d'une maison vide.

Qui veut repartir aux îles Galapagos ? Qui est fou ?

TITAYNA

Pour mieux comprendre ce texte et vous lancer peut-être dans une recherche approfondie sur les aventures de « l'Impératrice des Galapagos », la baronne Bousquet de Wagner, dans les années 1930... lire par exemple ces deux articles de presse, l'Est Républicain du 20 février 1933 et « Le Matin » du 20 novembre 1934, peut-être ceux, ou leurs équivalents... qui ont incité Titayna à écrire sur ce sujet...

<< - Voir page suivante ->>

LA BARONNE IMPÉRATRICE

Une Française, la baronne de Wagner-Bousquet, est allée, avec une vingtaine d'amis et de serviteurs, s'installer dans une des Galapagos, la petite île Floreana qui, jusqu'ici, ne comptait qu'un habitant, le savant allemand Ritter, retiré là depuis des années.

Curieuse expérience de retour à la nature. On aurait pu la suivre avec intérêt. Malheureusement, en fait de « retour à la nature », la baronne de Wagner-Bousquet a commencé par se nommer impératrice de Floreana.

L'autre jour, deux citoyens de la République de l'Equateur, à qui l'île appartient nominativement, ayant abordé dans Floreana, l'« impératrice » s'est fait donner les boîtes d'allumettes qu'ils

possédaient. Et, comme les deux Ecuariens, en allant visiter le docteur Ritter, avaient tué quelque gibier, elle les a expulsés à coups de fusil.

En demandant des allumettes la baronne-impératrice a avoué que, malgré tout, la civilisation, et même la Régie, ont du bon.

En chassant ses visiteurs elle va créer des complications diplomatiques entre son « empire » et l'Equateur, et peut-être aussi avec l'Allemagne, pour que la « minorité nationale », constituée par le docteur Ritter, s'en mêle.

L'impératrice de Floreana aurait donc mieux fait, somme toute, de rester femme du monde à Paris.

51^e Année — N° 18509

LA TEMPÉRATURE

Le 20 novembre, 14^e jour de la lune. Lever à 10 h. 13, coucher à 6 h. 18. Lever du soleil à 7 h. 7, coucher à 16 h. 5.

Pas encore d'hiver. — N.E. et variable, moins frais. Humides, gèle blanche en bruyières. Baromètre oscillant, vers baisse, Paris, 759-760 au 10, 7-8; 162, 1-2.

Cyclone de N. persistera : -10 à 13° Laponie. Vents forts, fortes gelées, pluie en baisse, -3 à 5° au bassin méditerranéen.

PROMÉTIS D'AVIATION. — Paris, 7 heures, Lorient-oued, Paris-Strasbourg : cyclone repoussé, 5 à 6 m. : brume ou bruyère, manœuvre vis-à-vis.

EDITION DE 5 HEURES

Le Matin

BOUL' & FAUB' POISSONNIÈRE, PARIS (2^e) TEL. : PROVENCE 15-01 & LIGNES ADRESSE TÉLÉGR. : MATIN-PARIS

Mardi 20 Novembre 1934

Il y a longtemps que nous avons attiré l'attention des pouvoirs publics sur le développement des moustiques en France et les dangers que cette invasion comporte.

Se décida-t-on à prendre des mesures rapides et générales pour tenter d'y remédier?

LE DRAME TÉNÉBREUX DES GALAPAGOS

Les deux cadavres de l'île de Marchena et le rôle étrange d'une baronne qui se créa un empire insulaire

Nous avons annoncé hier, dans nos dernières éditions, la découverte, sur une plage de l'île déserte de Marchena (archipel des Galapagos), des cadavres d'un homme et d'une femme. Dans les vêtements du mort se trouvait un passeport au nom d'Alfred-Rudolph Lorentz, de nationalité allemande, habitant Paris, 211, avenue Daumesnil. Voici de nouveaux détails sur cette mystérieuse affaire :

LOS ANGELES, 19 novembre. — (Dép. Havas). — Le capitaine Allen Hancock, explorateur, qui a fait plusieurs voyages scientifiques aux îles Galapagos, a déclaré qu'il croyait que les cadavres qui ont été découverts hier sur la plage de Marchena (archipel des Galapagos), étaient ceux de M. et Mme Wittmer.

M. Hancock a ajouté que la famille Wittmer vivait dans l'île Charles, appartenant au groupe des Galapagos, avec



LA BARONNE DE WAGNER
un fils, âgé de 14 ans, et un bébé de
2 ans et qu'elle résidait près des nu-
distes allemands, le docteur Frederick
Ritter et Mme Dora Koervin.

Dernièrement, M. Hancock a reçu une lettre de M. Ritter l'informant que M. Lorentz avait l'intention de retourner en Allemagne ; il insinua qu'un scandale avait éclaté dans l'île, mais qu'il ne pouvait pas en parler par lettre. Les autres habitants de l'île étaient : la baronne Bousquet de Wagner et un Équatorien nommé Phillipson qui s'étaient



embarqués mystérieusement pour les mers du Sud, il y a deux ans.

La baronne de Wagner, accompagnée de M. Phillipson et de M. Lorentz, avait débarqué à l'île Charles, venant de l'Amérique du Sud, habillée de soie, un revolver à la ceinture ; elle se proclama impératrice de l'île. Le scandale éclata lorsqu'elle fut accusée par un marin norvégien de l'avoir gardé prisonnier pendant une nuit ; elle aurait également tiré à coups de revolver sur l'un de ses « sujets ».

Le gouvernement de l'Equateur avait alors commencé des démarches pour la

déporter

Selon certains bruits, des relations tendues existaient entre la famille Wittmer et la baronne. L'année dernière, une femme mystérieuse aurait menacé la famille Wittmer de lui faire quitter l'île sur un radeau.

Les vérifications effectuées à la préfecture de police ont établi que Alfred-Rudolf Lorentz, qui était né le 8 décembre 1901 à Kaitz, près de Dresde, demeura, en effet, 211, avenue Daumesnil, à Paris, de février à avril 1929.

(Voir la suite en Dernière Heure)

LE DRAME TENEBREUX DE GALAPAGOS

 SUITE DE NOTRE DEPECHE
DE PREMIERE PAGE

Il était arrivé à Paris le 27 janvier 1929 et était descendu pour un mois, dans un hôtel au n° 192 de la même avenue. Se disant célibataire, représentant de firmes allemandes, il montra un passeport en règle quand il sollicita, à la préfecture, une carte de non-travailleur qui lui fut accordée sous le n° 20.299.

En avril de la même année, il quitta l'avenue Daumesnil et alla se fixer, pour un an, 5, rue de Chaligny. Il déménagea en février 1930 et resta quelque temps 9, rue Cannebière. On perd sa trace à Paris depuis cette époque.



Trois histoires de sorcellerie

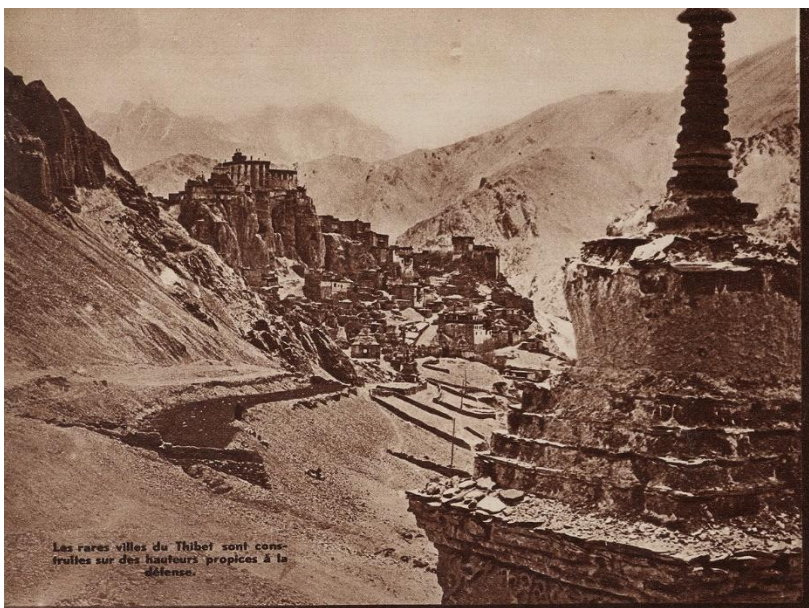
par TITAYNA

3. SUR LE TOIT DU MONDE

En 1928, Moscou avait organisé sous la direction de Gorubnow une expédition destinée à explorer les régions inconnues du plateau du Pamir et à planter le drapeau soviétique sur le « Toit du Monde ». Au personnel russe, s'adjoignirent des alpinistes allemands et autrichiens, et le 19 juin, avec deux cents chevaux, deux cent cinquante chameaux et du bétail, les pionniers s'élancèrent pour une ascension de cinq mois.

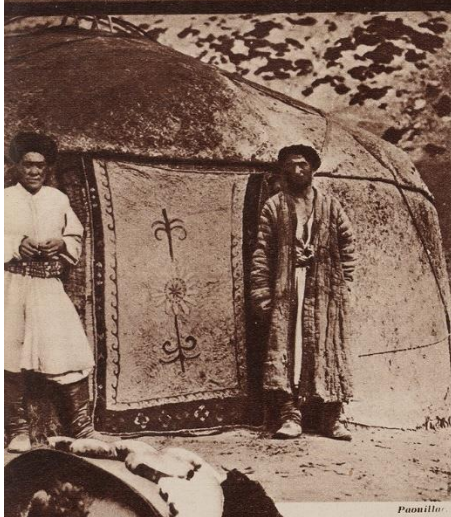
Lorsqu'ils revinrent, par groupes, des noms manquaient à l'appel. Les chefs savaient que certains avaient dû abandonner en cours de route, que d'autres étaient partis chercher des renforts et porter des nouvelles, et aussi qu'il y avait des morts . Mais le sort de Petrov, nul ne le connut jamais.

C'était un garçon taciturne, à tignasse blonde et pommettes saillantes. L'alliance mystérieuse du sang d'un ancêtre viking et d'un barbare jaune avait produit cet être inquiet qui devenait si bavard lorsqu'il avait bu de la vodka. Le soir, à l'étape, il restait à l'écart du feu, assis sur une caisse et regardant le sol en se grattant la tête, mais, si la musique et les chants des chameliers duraient assez longtemps, il semblait s'éveiller à quelque appel intérieur, sautait au milieu du cercle et dansait pendant des heures, les yeux ouverts sur un monde où il était seul.



Les rares villes du Tibet sont construites sur des hauteurs propices à la défense.

Panaitier.



Panaitier.



Ceux qui vivent nomades habitent des cabanes recouvertes de cuir de yak.

E II (1). — SUR LE TOIT DU MONDE

En 1928, Moscou avait organisé sous la direction de Gorbunov une expédition destinée à explorer les régions inconnues du plateau du Pamir et à planter le drapeau soviétique sur le « Toit du Monde ». Au personnel russe, s'adjoignirent des alpinistes allemands et autrichiens, et le 19 juin, avec deux cents chevaux, deux cent cinquante chameaux et du bétail, les pionniers s'élancèrent pour une ascension de cinq mois.

Lorsqu'ils revinrent, par groupes, des noms manquaient à l'appel. Les chefs savaient que certains avaient dû abandonner en cours de route, que d'autres étaient partis chercher des renforts et porter des nouvelles, et aussi qu'il y avait des morts.

Mais le sort de Petrov, nul ne le connut jamais.

(1) Voir VUELLA, n° 191.



Les caravanes de chameaux sont le seul moyen de transport pour arriver au plateau du Pamir.

C'était un garçon taciturne, à tignasse blonde et pommettes saillantes. L'alliance mystérieuse du sang d'un ancêtre viking et d'un barbare jaune avait produit cet être inquiet qui devenait si bavard lorsqu'il avait bu de la vodka. Le soir, à l'étape, il restait à l'écart du feu, assis sur une caisse et regardant le sol en se grattant la tête, mais, si la musique et les chants des chameliers duraient assez longtemps, il semblait s'éveiller à quelque appel intérieur, sautait au milieu du cercle et dansait pendant des heures, les yeux ouverts sur un monde où il était seul.

Petrov n'avait pas d'amis, mais nul ne lui en voulait jamais. Les ressentiments, agacements, rancunes, nés de la promiscuité et des difficultés communes passaient à côté de lui sans l'émouvoir. Toujours prêt à rendre service, si on le lui demandait, il n'aurait pas eu l'initiative de secourir un camarade plus fatigué ou de débiter un mulet à l'étape.

Tel qu'il était, considéré par toute l'expédition comme un animal familier et une tête sans esprit, il fut de ceux qui, après avoir traversé le Lac-Salé (sur les rives duquel Karakul est, à 4.200 mètres, une des villes les plus hautes du monde) parvinrent aux glaciers géants de l'Ouest.

A Karakul, il avait fallu abandonner les chameaux à moitié gelés, les malades et une partie des provisions. Lorsqu'à plus de 5.000 mètres d'altitude les hommes dressèrent l'antenne de leur appareil de radio et se firent entendre jusqu'à Moscou et Berlin, Petrov restait à côté du micro placé sous une tente de peau : il regardait les lèvres du chef pendant qu'il parlait.

Plus d'idées tournèrent dans sa tête en quelques minutes que dans toute sa vie. Immobile, il regardait le sol et il avait la sensation que réfléchir était douloureux. A ce moment, une voix de femme le hêla : il obéit à son appel parce qu'il avait toujours obéi. Elle lui tendit un morceau de viande boucanée dans lequel il mordit. Elle le regardait manger comme on regarde un chien errant que l'on vient de recueillir.

Petrov demeura chez les Kirghises.

Les hommes chez lesquels il logeait n'étaient que trois : le vieux père et ses deux fils. Ils possédaient une hutte de pierre où des briques chauffées empêchaient les habitants de geler pendant la nuit. Chaque soir, les trois hommes se glissaient côte à côte sous les peaux de bête où ils dormaient. Quand le sommeil les avait gagnés, la femme, leur femme commune, s'allongea à son tour près d'eux. Celui qui, ce soir-là, devait être son mari était resté au bord du lit commun et faisait seulement semblant de dormir. Il la prenait sans réveiller les autres ou, tout au moins, ceux-ci avaient-ils l'éducation de ne pas bouger.

Le premier soir où Petrov fut traité en hôte, il fut invité à se coucher à côté de la femme. Celle-ci se trouvait, ce soir-là, suivant la tradition, près du plus vieux de ses maris, la présence du chef autorisant le mystère de la nuit.

Petrov prit la femme qui lui était ainsi offerte et s'endormit.

Par la suite, il eut son tour dans la semaine, car ses hôtes l'adoptèrent et le traitèrent comme un fils de la maison. Ainsi Petrov commença-t-il à mener la vie

TROIS HISTOIRES DE SORCELLERIE

Sur le

A sept mille mètres, les alpinistes découvrirent les grottes de glace, les pics de glace et le torrent de glace large de quatre-vingts kilomètres. Enfin, à 7.150 mètres, fut hissé le pavillon de P. H. S. S. sur le pic Lénine, sommet le plus haut des républiques soviétiques.

Puis l'expédition redescendit, se disloqua et, tandis que les uns revenaient en hâte vers les plaines, les autres se retardaient sur les plateaux où les Kirghises mènent la vie nomade des Dankalis ou des Somalis. Petrov était de ceux-là.



Sur les pentes de ces montagnes deux fois hautes comme les Alpes, des hommes vivent accrochés à la terre qui ne les nourrit pas. A leurs pieds, le désert torride ou glacé que les trop rares pluies ne peuvent fertiliser. Au-dessus d'eux, les neiges éternelles et leur mort. De petits champs en terrasses donnent une herbe rare lorsque les hommes les ont arrosés par un travail de titan. Près de ces terres misérables, des cases construites en hauteur semblent se courber pour suivre le mouvement de la montagne, et du seuil, par temps clair, se devinent les troupeaux de yaks, propriétés indivisibles et indivises.

Peu de femmes supportent la vie des Kirghises des Hauts Plateaux. Quand un jeune homme trouve une compagne, il la sait objet rare et la choisit très jeune. Ainsi elle dure plus longtemps et pourra servir également à ses frères plus jeunes.

Petrov n'avait jamais possédé de femme à lui tout seul; d'ailleurs, les seules qu'il ait approchées de près étaient des filles à tout le monde; encore ne se laissaient-elles toucher par lui que lorsqu'elles avaient bu de la vodka.

Il ne pensait pas à ces choses en grimpant le sentier qui le menait vers une cabane de rocs et de terre plantée entre deux champs sous un rocher. Il était seul. Le but de l'expédition atteinte, la force qui tenait les uns contre les autres des hommes unis par un même but était tombée. Nul ne se souciait de Petrov.

Un matin, il ne s'était pas réveillé et lorsqu'il était sorti de la maison de ses hôtes, ses compagnons étaient repartis sans s'apercevoir de son absence.

Un instant, Petrov songea à les rejoindre, mais il ne connaissait pas la piste et ne pouvait se payer un guide.

Petrov n'avait pas d'amis, mais nul ne lui en voulait jamais. Les ressentiments, agacements, rancunes, nés de la promiscuité et des difficultés communes passaient à côté de lui sans l'émouvoir. Toujours prêt à rendre service, si on le lui demandait, il n'aurait pas eu l'initiative de secourir un camarade plus fatigué ou de débâter un mulet à l'étape.

Tel qu'il était, considéré par toute l'expédition comme un animal familier et une tête sans esprit, il fut de ceux qui, après avoir traversé le Lac-Salé (sur les rives duquel Karakul est, à 4.200 mètres, une des villes les plus hautes du monde) parvinrent aux glaciers géants de l'Ouest.

A Karakul, il avait fallu abandonner les chameaux à moitié gelés, les malades et une partie des provisions. Lorsqu'à plus de 5.000 mètres d'altitude les hommes dressèrent l'antenne de leur appareil de radio et se firent entendre jusqu'à Moscou et Berlin, Petrov restait à côté du micro placé sous une tente de peau : il regardait les lèvres du chef pendant qu'il parlait.

A sept mille mètres, les alpinistes découvrirent les grottes de glace, les pics de glace et le torrent de glace large de quatre-vingt kilomètres. Enfin, à 7.150 mètres, fut hissé le pavillon de l'U.R.S.S. sur le pic Lénine, sommet le plus haut des républiques soviétiques.

Puis l'expédition redescendit, se disloqua et, tandis que les uns revenaient en hâte vers les plaines, les autres se retardaient sur les plateaux où les Kirghizes mènent la vie nomade des Dankalis ou des Somalis.

Petrov était de ceux-là.

oooo

Sur les pentes de ces montagnes deux fois hautes comme les Alpes, des hommes vivent accrochés à la terre qui ne les nourrit pas. A leurs pieds, le désert torride ou glacé que les trop rares pluies ne peuvent fertiliser. Au-dessus d'eux, les neiges éternelles et leur mort.

De petits champs en terrasses donnent une herbe rare lorsque les hommes les ont arrosés par un travail de titan. Près de ces terres misérables, des cases construites en hauteur semblent se courber pour suivre le mouvement de la montagne, et du seuil, par temps clair, se devinent les troupeaux de yaks, propriétés indivisibles et indivises.

Peu de femmes supportent la vie des Kirghizes des Hauts Plateaux. Quand un jeune homme trouve une compagne, il la sait objet rare et la choisit très jeune. Ainsi elle dure plus longtemps et pourra servir également à ses frères plus jeunes.

Petrov n'avait jamais possédé de femme à lui tout seul ; d'ailleurs, les seules qu'il ait approchées de près étaient des filles à tout le monde ; encore ne se laissaient-elles toucher par lui que lorsqu'elles avaient bu de la vodka.

Il ne pensait pas à ces choses en grimpant le sentier qui le menait vers une cahute de rocs et de terre plantée entre deux champs sous un rocher. Il était seul. Le but de l'expédition atteint, la force qui tenait les uns contre les autres des hommes unis par un même but était tombée. Nul ne se souciait de Petrov.

Un matin, il ne s'était pas réveillé et lorsqu'il était sorti de la maison de ses hôtes, ses compagnons étaient repartis sans s'apercevoir de son absence.

Un instant, Petrov songea à les rejoindre, mais il ne connaissait pas la piste et ne pouvait se payer un guide

Plus d'idées tournèrent dans sa tête en quelques minutes que dans toute sa vie. Immobile, il regardait le sol et il avait la sensation que réfléchir était douloureux. A ce moment, une voix de femme le héra ; il obéit à son appel parce qu'il avait toujours obéi. Elle lui tendit un morceau de viande boucanée dans lequel il mordit. Elle le regardait manger comme on regarde un chien errant que l'on vient de recueillir.

Petrov demeura chez les Kirghizes.

Les hommes chez lesquels il logeait n'étaient que trois : le vieux père et ses deux fils. Ils possédaient une hutte de pierre où des briques chauffées empêchaient les habitants de geler pendant la nuit. Chaque soir, les trois hommes se glissaient côte à côte sous les peaux de bête où ils dormaient. Quand le sommeil les avait gagnés, la femme, leur femme commune, s'allongeait à son tour près d'eux. Celui qui, ce soir-là, devait être son mari était resté au bord du lit commun et faisait seulement semblant de dormir. Il la prenait sans réveiller les autres ou, tout au moins, ceux-ci avaient-ils l'éducation de ne pas bouger.

toit du monde

PAR
TITAYNA

des Kirghises, travaillant dans le jour aux travaux d'irrigation et conduisant les yaks à travers la montagne.

Ce fut une grande joie lorsque la femme fut enceinte. Petrov seul apprit la nouvelle avec indifférence, mais le soir il chanta un air que les autres avaient retenu et dont ils scandaient le rythme avec leurs mains.

Une nuit d'hiver, à la saison où le soleil paraît rarement et si faible que l'eau ne dégele jamais, les trois Kirghises, leur femme et Petrov se tenaient assis en rond autour d'un feu qui emplissait de fumée la cahute où ils habitaient. Ils n'avaient rien à dire, aussi le vent semblait-il plus fort, qui soufflait en tempête dans la vallée. Soudain, la femme qui, sans doute, avait senti remuer son petit dans son ventre, dit, comme se parlant à elle-même : — L'enfant que je porte est celui de Petrov.

Le silence retomba et nul, pas même Petrov, n'eut le pressentiment du drame qui venait de naître.



La magie tibétaine, noire ou blanche, n'a pas effleuré l'âme des populations kirghises, converties à une sorte d'islamisme païen. L'amour ni la jalousie n'existent, mais le mari qui surprend sa femme avec un étranger sans son autorisation, a le droit de le tuer. Il s'agit seulement de défendre sa propriété et sa race.

Petrov avait été adopté d'emblée par les Kirghises parce qu'il était simple et sans détour. Il ne pouvait inspirer ni crainte ni arrière-pensée. Et puis, il était sale comme eux et, comme eux, il jetait ses poux à terre sans les laver.

Il était bon qu'il fut capable d'être père. Si l'enfant était une fille on arriverait peut-être à l'élever et à la vendre un bon prix aux nomades des plateaux. Petrov qui parlait rarement ne parla plus du tout dès le moment où lui fut révélée sa paternité. Une idée essayait de pénétrer son cerveau et il en souffrait. Pour la première fois, il songeait à des choses auxquelles il n'avait jamais arrêté son esprit. Et il se mit à regarder la femme.

Petite, laide et noire, elle était sans charme, mais Petrov ne le savait pas. Il ne voyait, ni ses yeux bridés, ni son visage ridé, ni ses seins flasques. Il songeait à son ventre qui formait un enfant. Cet enfant était de lui. Quand, avec une énorme pierre, il frappa le deuxième

Puis le vieux, penché sur lui, se rapprocha de plus en plus, marmonnant de plus en plus vite, et les yeux de Petrov suivaient le morceau de glace brillant.

Le vieux maintenant gémissait, ahanaït, soufflait. Son visage était en sueur et de grosses gouttes de transpiration tombaient sur ses fourreaux. Enfin il se releva. Petrov était étendu sans mouvement.

Hypnotiser une bête est chose plus facile. Quelques minutes suffirent pour s'emparer de sa pauvre âme sans résistance.

Le feu était tombé. Une nuit totale emplissait la pièce où deux petites lumières se mirent à voiler cherchant une issue. Dans l'ombre, le vieux haletait toujours.

Enfin, les lumières se fixèrent, descendirent et disparurent comme fondus ou absorbés.

De ce jour, Petrov perdit l'usage de la parole. Il ne comprenait que la nourriture ou les coups. Il dormait à l'écart, roulé dans des peaux et le corps secoué de tressaillements.

De ce jour aussi, un yak manqua au troupeau. Il demeurait près de la maison, fixant les humains de ses yeux étonnés. À la voix, il obéissait et quand la femme s'éloignait, il la suivait comme un chien.

Lorsque, beaucoup plus tard, des hommes blancs traversèrent la vallée, ils ne s'occupèrent pas d'un idiot piochant la terre et qui ne répondait pas à l'appel. Par contre, un médecin qui les accompagnait donna beaucoup d'explications à la vue de l'enfant kirghise.

Car l'enfant était né avec des poils sur le corps et une tête de yak.

TITAYNA.



Dephol.

Sur les pentes de ces montagnes hautes comme deux fois le Mont Blanc vivent des hommes que la terre ne nourrit pas.



Roashord.

mari de sa femme et le jeta en bas d'un ravin, son crime eut pu passer pour un accident, s'il n'avait été vu. Le soir même, Petrov était renversé, ligoté dans un coin du gourbi, et le vieillard et son second fils discutaient à voix basse près du feu pour savoir ce qu'ils feraient de lui.

Il eut été mauvais de tuer le père de l'enfant à naître, car le mort se serait vengé en emportant le bébé à l'âge où il est si difficile de les garder sur terre.

Mais le vieillard qui avait les pratiques secrètes des peuples de la montagne, et bien des choses oubliées par les habitants des plaines qui perdent tout contact avec le mystère lorsque la vie leur est facile, déclara :

Nous ne pouvons pas tuer Petrov, il est le père de mon enfant, et sa force nous est nécessaire pour creuser les rigoles d'eau nécessaires au pâturage. Mes bras sont faibles et si toi, mon dernier fils, tu venais à mourir, la femme, l'enfant et moi n'aurions plus qu'à nous coucher et attendre la faim. Non, Petrov ne doit pas mourir.

La femme, accroupie, écoutait en suçant un caillon — ce qui ôte la soif — et ce que l'on disait lui était indifférent.

Nous ne pouvons pas tuer Petrov, reprit le vieux à la manière des ruminants, mais nous pouvons lui prendre son âme.

Il ne peut vivre sans âme, dit le fils.

C'est vrai. Nous lui donnerons celle d'un yak.

Petrov et le yak, tous deux ligotés, furent étendus l'un près de l'autre. Le feu se éclairait par moments et des langues d'ombre montaient jusqu'au plafond.

Alors, le Kirghise prit un morceau de glace dans lequel il fit jouer la flamme, et le regard de Petrov se fixa sur cette lumière.



Bête de somme, le yak transporte de lourdes charges.

Petrov.

Le premier soir où Petrov fut traité en hôte, il fut invité à se coucher à côté de la femme. Celle-ci se trouvait, ce soir-là, suivant la tradition, près du plus vieux de ses maris, la présence du chef autorisant le mystère de la nuit.

Petrov prit la femme qui lui était ainsi offerte et s'endormit. Par la suite, il eut son tour dans la semaine, car ses hôtes l'adoptèrent et le traitèrent comme un fils de la maison. Ainsi Petrov commença-t-il à mener la vie des Kirghizes, travaillant dans le jour aux travaux d'irrigation et conduisant les yaks à travers la montagne.

Ce fut une grande joie lorsque la femme fut enceinte. Petrov seul apprit nouvelle avec indifférence mais le soir il chanta un air que les autres avaient retenu et dont ils scandaient le rythme avec leurs mains.

Une nuit d'hiver, à la saison où le soleil paraît rarement et est si faible que l'eau ne dégèle jamais, les trois Kirghizes, leur femme et Petrov se tenaient assis en rond autour d'un feu qui emplissait de fumée la cahute où ils habitaient. Ils n'avaient rien à dire, aussi le vent semblait-il plus fort, qui soufflait en tempête dans la vallée. Soudain, la femme qui, sans doute, avait senti remuer son petit dans son ventre, dit, comme se parlant à elle-même :

— L'enfant que je porte est celui de Petrov. Le silence retomba et nul, pas même Petrov, n'eut le pressentiment du drame qui venait de naître.

oooo

La magie thibétaine, noire ou blanche, n'a pas effleuré l'âme des populations kirghizes, converties à une sorte d'islamisme païen. L'amour ni la jalousie n'existent, mais le mari qui surprend sa femme avec un étranger *sans son autorisation*, a le droit de le tuer. Il s'agit seulement de défendre sa propriété et sa race.

Petrov avait été adopté d'emblée par les Kirghizes parce qu'il était simple et sans détour. Il ne pouvait inspirer ni crainte ni arrière-pensée. Et puis il était sale et, comme eux il jetait ses poux à terre sans les tuer.

Il était bon qu'il fût capable d'être père. Si l'enfant était une fille on arriverait peut-être à l'élever et à la vendre un bon prix aux nomades des plateaux.

Petrov qui parlait rarement ne parla plus du tout dès le moment où lui fut révélée sa paternité. Une idée essayait de pénétrer son cerveau et il en souffrait. Pour la première fois, il songeait à des choses auxquelles il n'avait jamais arrêté son esprit. Et il se mit à regarder la femme.

Petite, laide et noire, elle était sans charme, mais Petrov ne le savait pas. Il ne voyait ni ses yeux bridés, ni visage ridé, ni ses seins flasques. Il songeait à son ventre qui formait un enfant. Cet enfant était de lui.

Quand, avec une énorme pierre, il frappa le deuxième mari de sa femme et le jeta en bas d'un ravin, son crime eut pu passer pour un accident, s'il n'avait été vu. Le soir même, Petrov était renversé, ligoté dans un coin du gourbi, et le vieillard et son second fils discutaient à voix basse près du feu pour savoir ce qu'ils feraient de lui.

Il eut été mauvais de tuer le père de l'enfant à naître, car le mort se serait vengé en emportant le bébé à l'âge où il est difficile de les garder sur terre.

Mais le vieillard qui avait des pratiques secrètes des peuples de la montagne, et bien des choses oubliées par les habitants des plaines qui perdent tout contact avec le mystère lorsque la vie leur est facile, déclara :

— Nous ne pouvons pas tuer Petrov, il est le père de mon enfant, et sa force nous est nécessaire pour creuser les rigoles d'eau nécessaires au pâturage. Mes bras sont faibles et si toi, mon dernier fils, tu venais à mourir, la femme, l'enfant et moi n'aurions plus qu'à nous coucher et attendre la faim. Non, Petrov ne doit pas mourir.

La femme accroupie, écoutait en suçant un caillou — ce qui ôte la soif — et que l'on disait lui était indifférent.

— Nous ne pouvons pas tuer Petrov, reprit le vieux à la manière des ruminants, mais nous pouvons lui prendre son âme.

— C'est vrai. Nous lui donnerons celle d'un yak.

Petrov et le yak, tous deux ligotés, furent étendus l'un près de l'autre. Le feu les éclairait par moments et des langues d'ombre montaient jusqu'au plafond.

Alors, le Kirghize prit un morceau de glace dans lequel il fit jouer la flamme, et le regard de Petrov se fixa sur cette lumière.

Puis le vieux, penché sur lui se rapprocha de plus en plus, marmonnant de plus en plus vite, et les yeux de Petrov suivaient le morceau de glace brillant.

Le vieux maintenant gémissait, ahanait, soufflait. Son visage était en sueur et de grosses gouttes de transpiration tombaient sur ses fourrures. Enfin il se releva. Petrov était étendu sans mouvement.

Hypnotiser une bête est chose plus facile. Quelques minutes suffirent pour s'emparer de sa pauvre âme sans réticence.

Le feu était tombé. Une nuit totale emplissait la pièce où deux petites lumières se mirent à voleter cherchant une issue. Dans l'ombre le vieux haletait toujours.

Enfin, les lumières se fixèrent, descendirent et disparurent comme fondues ou absorbées.

De ce jour, Petrov perdit l'usage de la parole. Il ne comprenait que la nourriture ou les coups. Il dormait à l'écart, roulé dans des peaux et le corps secoué de tressaillements.

De ce jour aussi, un yak manqua au troupeau. Il demeurait près de la maison fixant les humains de ses yeux étonnés. À la voix, il obéissait et quand la femme s'éloignait, il la suivait comme un chien.

Lorsque, beaucoup plus tard, des hommes blancs traversèrent la vallée, ils ne s'occupèrent pas d'un idiot piochant la terre et qui ne répondait pas à l'appel. Par contre un médecin qui les accompagnait donna beaucoup d'explications à la vue de l'enfant kirghize. Car l'enfant était né avec des poils sur le corps et une tête de yak.

TITAYNA

Cette page est une annexe à :

[TITAYNA, Belle, Journaliste et Pilote d'avions... \(Elisabeth Sauvy\)](#)

faisant partie du :

[SITE PERSONNEL de FRANÇOIS XAVIER BIBERT](#)